



Timoutchine HADJIBEYLI

LA QUESTION DU HAUT KARABAGH - Un point de vue azerbaïdjanais



Préface

Avant de commencer mon propos, permettez-moi de vous dire quelques mots me concernant.

Mon père, Djeyhoun Bek Hadjibeyli, naquit en 1891 en Azerbaïdjan, dans la ville de Choucha qui fait aujourd'hui partie du Haut Karabagh. Il fit ses études à Bakou et à St-Pétersbourg puis à Paris. De retour à Bakou, il fut journaliste, rédacteur en chef des journaux *Ittihad* et *Islam* et, à la suite de la constitution de la république d'Azerbaïdjan, le 28 mai 1918, rédacteur en chef du journal Azerbaïdjan) publication officielle de la jeune république.

En 1919, accompagné de son épouse et de mon frère aîné, il arriva à Paris où il participa à la conférence de paix de Versailles en tant que conseiller de la délégation représentant la république d'Azerbaïdjan.

Après l'instauration du nouveau régime, il ne retourna pas en Azerbaïdjan et consacra sa vie entière à faire connaître au monde l'histoire et la culture azerbaïdjanaise.

Né en France, je suis devenu citoyen français, j'ai traversé le lourd chemin de l'exil, j'ai pris part à la seconde guerre mondiale dans les rangs de l'armée française et dans la Résistance. Et mon frère est mort les armes à la main, en combattant la Wehrmacht.

Parmi les amis de mon père se trouvaient de nombreux émigrés, anciens citoyens de l'empire russe. Nous partagions le pain et le sel avec des Russes, des Arméniens, des Ukrainiens, des Juifs, etc. Nous avons aussi des désaccords, car tous, nous recherchions la vérité. Celui qui a émigré le sait bien. Mais nos désaccords s'accompagnaient toujours de discussions hautement culturelles et de respect mutuel. Peu de peuples au monde sont aussi proches qu'azerbaïdjanais et arméniens. Nous avons beaucoup de choses en commun dans nos traditions, nos habitudes, notre musique, notre littérature, notre cuisine, etc..

Ce qui s'est passé dans le Haut Karabagh et à Soumgait m'a profondément chagriné. Cela aurait sans aucun doute aussi peiné mon père qui est décédé à Paris en 1962 et auquel je veux dédier ce texte.

Je ne suis pas historien, mais je vais vous faire part de ce que j'ai entendu dire par mon père et ses amis, de ce que j'ai lu dans ses archives à ce sujet et de ce que j'ai vu lors de mes deux voyages en Azerbaïdjan, le plus récent datant de fin 1985.

Je dois vous dire que les Azerbaïdjanais ont été profondément choqués par le livre de Z. Balaïan Otchag



Timoutchine Hadjibeyli avec son père, Djeyhoun Hadjibeyli

(Erevan 1984, en langue russe). L'auteur de cet ouvrage ne cache pas la haine qu'il voue au peuple azerbaïdjanais dont il bafoue les sentiments nationaux. Les injustices commises par un quelconque gouvernement peuvent-elles permettre de généraliser la prévention à l'égard de tout le peuple de ce pays ?

Les Azerbaïdjanais n'ont pas compris non plus les propos de l'économiste soviétique A. Aganbeghian dans *l'Humanité* (18-11-1987, p. 17) où il s'exprimait sur le Karabagh.

Il y a en outre un ouvrage en arménien dans lequel il est question de ma famille (Nina Manoutcharian, Erevan 1960, p. 29). L'auteur de cet ouvrage, Daniil Dznouni, écrit : « ... Les opérettes arméniennes et orientales Mechadi Ibad et Archin Mal Alan ont été reconnues dans le monde entier ». Je veux préciser que ces comédies musicales ont été composées par mon oncle, Ouzeir Bek Hadjibekov à Bakou en 1918. Elles ont été

ensuite traduites en arménien, en géorgien, en russe. Les amis de mon père et de mon oncle les ont représentées en Arménie, en Géorgie et dans d'autres endroits où vivaient des arméniens. Nous leur en avons toujours été reconnaissants. Archin Mal Alan a été joué à Paris en 1925 au théâtre Femina (France- Islam n° 29, mai 1925, p. 749). La traduction a été faite par mon père. L'appropriation par les Arméniens d'Archin Mal Alan — la pièce musicale la plus jouée dans l'ensemble proche-oriental — est d'autant plus surprenante que le livret écrit par mon oncle en collaboration avec mon père traite d'un thème purement oriental, celui du « mariage aveugle ».

Le Haut Karabagh jusqu'au XIXe siècle

Cette région faisait dans l'antiquité partie de l'Albanie caucasienne. Évoquant les événements des années 30-40 du IVe siècle, l'historien arménien du Ve siècle Faustos Bouzandatsi parle de la région de Habaid (une des régions du Haut Karabagh) comme « ... se trouvant en Albanie, à la frontière de l'Arménie » (Histoire de l'Arménie de Faustos Bouzandatsi, Erevan, 1953, p. 14). Moïse Kalankatoutsy qui évoque le roi d'Albanie Djevanchir (642-680), remarque : « Sa gestion parfaite et autonome », « de l'Ibérie aux portes de Gounn (Derbend) et jusqu'à l'Arax » (K.V. Trever, Éléments d'histoire et de culture de l'Albanie caucasienne, Moscou-Leningrad, 1959, p. 3).

Après le califat arabe (VIIe-IXe siècles), durant toute la période moyenâgeuse, le Karabagh faisait partie des royaumes féodaux d'Azerbaïdjan et représentait une unité administrative au sein de ces royaumes. Aux XIIe-XIIIe siècles, le territoire du Haut Karabagh a été sous l'influence de la principauté de Hachen dont le chef Hasan Djelal portait le titre de « Roi d'Albanie » et non d'Arménie. Après la période mongole, le territoire du Karabagh (et du Haut Karabagh) fit partie des royaumes azerbaïdjanais ayant pour capitale Tabriz. Le Karabagh fut l'un des trois beglerbeyat d'Azerbaïdjan et son centre était à Gandja (1501-1736). De 1747 à 1828, les terres comprises entre les deux fleuves Kura et Arax constituèrent le berceau du gouvernement féodal azerbaïdjanais, le khanat du Karabagh. D'après un traité mutuel passé en 1805 entre les dirigeants du Karabagh (Ibrahim Khan) et P.D. Tsitsianov, le khanat du Karabagh entra dans la composition de la Russie. Le Karabagh fit dès 1918 partie de la république d'Azerbaïdjan puis en 1920, de la RSS d'Azerbaïdjan. Voilà toute l'histoire du Karabagh qui n'a jamais été au fil des temps une appartenance arménienne.

En ce qui concerne la composition nationale du



Timoutchine Hadjibeyli

Haut Karabagh, la proportion entre les populations azerbaïdjanaise et arménienne était soumise aux conditions historiques qui ont suivi la réunion du nord de l'Azerbaïdjan à l'empire russe. Selon la description faite du Karabagh en 1832 après le premier transfert massif d'arméniens d'Iran et de Turquie, la population du Karabagh était constituée de 65 % d'Azerbaïdjanais et de 35 % d'Arméniens (Étude des puissances russes en Transcaucasie, partie 3, St-Pétersbourg 1836, tableau V). Par la suite, si la balance pencha au Karabagh en faveur des Arméniens, ce fut le résultat d'un transfert intensif d'Arméniens d'Iran et de Turquie par les colonisateurs russes. En conséquence, à la fin des années 1880, la proportion d'Arméniens au Haut Karabagh — alors partie du district de Choucha — s'est élevée à 53 % contre 42 % d'Azerbaïdjanais (Calendrier caucasien pour l'année 1896, section V, p. 46-61).

En 1897, ces chiffres étaient respectivement de 53 et 45 % (Première étude générale sur la population des deux sexes, St-Pétersbourg, 1904, p. 3). Si, selon ces données, les Arméniens représentaient 19,54 % de la population totale de la Transcaucasie, ils étaient 22,34 % en 1912. « Ce fait, remarque B. Ichkhanian, est partiellement dû au mouvement de transfert d'Arméniens de Turquie au Caucase » (B. Ichkhanian, Les nationalités du Caucase, Pétrograd, 1916, p. 33). Les données concernant la ville de Nakhitchevan sont aussi intéressantes : en 1832, la population de Nakhitchevan comptait



CEYHUN
HACIBƏYLİ

XATIRALAR

BİR İL XƏYALLARDA VƏ BÜTÜV BİR QMÜR

"XAN" XATIRƏ ƏDƏBİYYATI 22



Mémoires de Djeyhoun Hadjibeyli en azerbaïdjanais publiées à Bakou

5 470 personnes dont 3 641 Azerbaïdjanais et 1 110 Arméniens venus d'Iran après le traité de Turkmantchaï (1828) (Chopen, Mémoire historique sur la région arménienne à l'époque de son rattachement à l'empire russe, Saint-Pétersbourg, 1852, p. 38-39).

La province de Nakhitchevan comptait alors 17 138 Azerbaïdjanais, 2 690 Arméniens de souche, 1 340 Arméniens transférés. La province d'Erevan comptait 49 875 Azerbaïdjanais, 20 073 Arméniens de souche et 45 207 Arméniens transférés (Chopen, op. cit., p. 38). Ainsi, la population arménienne ne dépassait la population azerbaïdjaise que dans la province d'Erevan et après les guerres russo-iranienne (1826-28) et russo-turque (1828-29), lorsque plus de 130 000 Arméniens furent transférées d'Iran et de Turquie vers la Transcaucasie. On peut consulter à ce sujet Alexandre Griboiédov, diplomate et écrivain russe (A. Griboiédov, Œuvres t. 2, p. 339-344, Moscou, 1971) ainsi que N. Chavrov dans l'ouvrage Un nouveau poids pour la question russe en Transcaucasie (Saint-Pétersbourg, 1911, p. 59-61).

Mais les faits montrent que l'activité du tsarisme

russe n'a pas conduit à de grands changements dans les relations entre les nationalités. En 1873, les Arméniens étaient 16,5 % de la population de Transcaucasie et formaient une légère majorité (54 %) uniquement dans la province d'Erevan {Nouvelles de la section caucasienne de la société russe de géographie, Ikorgo t. 7, Tiflis, 1882-83, p. 91}. A Erevan même, le nombre des Azerbaïdjanais dépassaient celui des Arméniens en 1897 : 49 % contre 48 %. Dans les années 1830, sur les neuf établissements d'enseignement d'Erevan, huit étaient azerbaïdjanais et un seulement arménien, transféré d'Etchmiadzine en 1827. Plus tard, à la suite de l'importante émigration, surtout pendant la première guerre mondiale, la population arménienne a augmenté en Azerbaïdjan. Il faut souligner qu'outre Ichkhanian cité plus haut, d'autres savants arméniens attestent le transfert d'Arméniens en Transcaucasie. Ainsi, N. Adonts (Nouveau dictionnaire encyclopédique de Brockhaus-Efron, t. 3) pense que les Arméniens des tribus phrygiennes qui vivaient à l'origine dans les Balkans sont apparus en Asie mineure. Ils sont allés vers l'est jusqu'à l'Euphrate. Adonts date ces événements du VIII^e siècle avant J.-C. En 1916, Ichkhanian écrivait « La véritable patrie des Arméniens, la « grande Arménie » au sens historique se trouve en Asie mineure, i.e. hors des frontières de la Russie » (ibid. p. 18). Dans l'Histoire de la littérature arménienne (Erevan 1975, p. 11), Manouk Abégghian écrit : « Quelle est l'origine du peuple arménien, comment et quand est-il devenu Arménie, d'où et par quels chemins est-il venu là, avec quelles tribus était-il en contact avant et après sa venue en Arménie, qui a eu une influence — et laquelle — sur sa langue, sa composition ethnique ? Nous ne disposons pas pour tout cela de témoignages clairs et précis ». Dans son ouvrage Eléments d'histoire des relations féodales en Azerbaïdjan et en Arménie (Leningrad, 1949, p. 52), Petrouchevski écrit : « La majeure partie des Albanais est entrée dans la composition du peuple Azerbaïdjanais et s'est islamisée, alors qu'une petite minorité (à Chéki et dans le Haut Karabagh) s'est croisée avec les Arméniens transférés et s'est arménisée. De là, les historiens A. Novoseltsev, V. Pochuto et L. Tcherepnine concluent que la population de l'ancienne Albanie est l'ancêtre commun d'une partie des Azerbaïdjanais et des Arméniens d'aujourd'hui » (ceux du Haut Karabagh) (Les voies de l'ancien féodalisme, Moscou, 1972, p. 42). C'est aussi l'avis, bien que fondé différemment, de l'historien A. Sysoev (Histoire de l'Azerbaïdjan, Bakou 1925). Dans son livre La tragédie arménienne de 1915 (Paris, 1988, p. 25), l'orientaliste français Georges de Maleville remarque que « la république

arménienne qui s'est constituée en 1918 sur les ruines de l'empire tsariste par la volonté de l'Angleterre a représenté, durant sa brève existence (1918-1920), le seul État arménien indépendant dont l'Histoire a enregistré l'existence de façon certaine ».

Les arménologues Léo, Eremian, Sukiasian et d'autres, considèrent que les régions d'Artsakh, Outik ainsi que Paitarakan-Kaspiana sont peuplées d'habitants d'Albanie passés tardivement en Arménie. N. Garsoyan, professeur à l'université de Columbia, remarque que les historiens arméniens Faustos Bouzandatsi (Ve s.), Movses Khorenatsi (VIIIe s.) et d'autres, déforment quelque peu la réalité. Le royaume d'Albanie à Artsakh (XII-XIIIe s.) était, selon Yosif Orbeli, directeur de l'Ermitage, partie de l'ancienne Albanie.

L'étude de l'histoire de la Russie du XIXe siècle montre que la raison profonde de l'invasion par les Arméniens des régions de l'Azerbaïdjan frontalières de l'Iran et de la Turquie, était le désir des dirigeants russes de créer une zone-tampon chrétienne aux confins de l'empire, et c'est là un fait essentiel.

Pour terminer cette partie consacrée à une courte histoire du Karabagh jusqu'au XIXe siècle, je voudrais attirer l'attention sur le fait que certains arménologues falsifient l'histoire de la Transcaucasie. Vous pouvez juger de leur activité « scientifique » en lisant l'ouvrage d'Illia Tchavtchavadze, homme politique géorgien (Le savant arménien et les pierres qui crient, Tiflis 1902, traduction russe de N. Alexeiev- Meskhiev). En fin d'ouvrage, Tchavtchavadze s'adresse aux Arméniens en ces termes : « Que nous ayons eu beaucoup ou peu de pouvoirs, nous vous avons donné un abri et nous avons fraternisé avec vous. Ne vous considérez donc pas chez vous comme des ennemis ! Préférez avoir un lion couché sur votre route qu'un ennemi vivant dans votre maison ! Ainsi parlaient dans l'ancien temps les Géorgiens, ainsi parlons-nous, ainsi parlera tout arménien sensé. »

Quant aux autres falsifications, vous pourrez les lire dans les lettres de l'académicien B. Piotrovski à l'Académie des sciences de la RSS d'Arménie, sur la mauvaise foi du savant S. Ayvazian (Journal historico-philologique de l'Académie des sciences de la RSS d'Arménie, 1971, n° 3/54, p. 302, Erevan).

Le Haut Karabagh au XXe siècle

Si le début du siècle a été marqué en Russie par la première révolution de 1905, cette même année est en Azerbaïdjan liée au conflit tragique entre deux peuples voisins.



Djeyhoun Hadjibeyli

Voici ce qu'écrivit sur cet événement l'historien américain Tadeusz Swietochowski dans son livre *Russian Azerbaïdjan : 1905-1920* (Cambridge University Press, 1985, p. 41) : « La cause du conflit fut l'assassinat à Bakou d'un musulman par un dachnak. Des milliers d'Azerbaïdjanais, pour la plupart des villages voisins, ont le 6 février 1905, attaqué la partie arménienne de la ville. Des heurts entre Arméniens et Azerbaïdjanais se sont produits à Erevan, Nakhitchevan, Choucha, Gandja et Tiflis durant toute l'année. Le résultat fut que 128 maisons arméniennes et 158 azerbaïdjanaises furent détruites. Le nombre des tués était variable, de 3 000 à 10 000 ».

Au début du XXe siècle, le tsarisme continuait sa politique de transfert, confisquant les meilleures terres aux paysans azerbaïdjanais pour les confier à des étrangers. Si l'on ajoute à cela que le peuple azerbaïdjanais n'était pas soumis à l'obligation du service militaire mais à un impôt particulièrement lourd, c'est ainsi qu'était représentée sur la carte l'existence physique d'un peuple entier. Autour, on inculquait à tous le goût des arts

militaires et chez les Azerbaïdjanais, on tentait de confisquer même les armes blanches (Discours sur l'Azerbaïdjan, Adil Khan Ziatkhanov, Bakou, 1919). Et voilà, en ces jours tragiques de 1905, quand des milliers de gens mouraient, d'un côté comme de l'autre, « la police et l'armée restaient en dehors » (Swietochowski, p. 41). Le régime tsariste, fidèle au principe « diviser pour régner », permit la flambée d'une guerre fratricide et porte donc la responsabilité des événements de 1905.

L'anéantissement des musulmans du Caucase (Kars, Batoum et Azerbaïdjan) qui ne savaient pas se servir des armes, continua pendant la première guerre mondiale, tant de la part de la Russie que des puissances européennes.

En février 1917 est née une toute jeune liberté. Tous les peuples de Russie ont brisé leurs chaînes. Mais les Azerbaïdjanais n'eurent pas le temps de respirer une bouffée de liberté, qu'une provocation surgit, prétendant que les musulmans, réactionnaires et contre-révolutionnaires, s'apprétaient à détruire les Russes.

Les partis politiques russes existant alors à Bakou usèrent de tous les moyens pour empêcher les représentants des partis locaux d'accéder au pouvoir de la ville. Ils étaient prêts à livrer aux autochtones toute la Transcaucasie, mais surtout pas Bakou. Et c'est compréhensible, car Bakou produisait alors près de 90 % du pétrole de la Russie.

Au début de 1918, sont apparus des conflits réguliers entre bolcheviques et mousavatistes, parti désirant fonder une république azerbaïdjanaise indépendante, conforme au principe du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes.

Ces conflits ont eu pour aboutissement un affrontement armé entre bolcheviques et mousavatistes en mars 1918. Les Azerbaïdjanais majoritaires en nombre (10 000) face aux bolcheviques (6 000), espéraient remporter une rapide victoire. Cela ne s'est pas réalisé. Voici pourquoi.

Il y avait alors à Bakou des fractions armées arméniennes qui rentraient du front russe vers l'Arménie. Les liaisons ferroviaires entre Bakou et Tiflis étant détruites, ils se trouvaient obligés de séjourner provisoirement à Bakou. Les Azerbaïdjanais espéraient que les Arméniens resteraient neutres (S. Afanasyan, L'Arménie, l'Azerbaïdjan et la Géorgie, Paris, 1981, p. 51).

Malheureusement, Serge Afanasyan n'a sans doute pas eu la possibilité de consulter les périodiques azerbaïdjanais de l'époque. Voici ce qu'écrivait le journal Azerbaïdjan le 30 mars 1918 : « Dans l'établissement Ismaïlié où se tenaient les réunions des musulmans est arrivé le 18 mars Gaïk Ter Mikaelian, ancien gouverneur de ville ; au nom du conseil national arménien et du parti Dachnaksoutun, il a annoncé que si les musulmans s'opposaient aux bolcheviques, les unités arméniennes s'y joindraient et les aideraient à chasser les bolcheviques de Bakou. »

Les mémoires du bolchevique D. Gouseïnov sont tout aussi dignes d'intérêt (« Le 8e anniversaire des événements de mars à Bakou », Journal Bakinski rabotchi du 31 mars 1926). Il écrit : « Il est intéressant de remarquer que cette nuit-là (30 mars 1918), le comité des musulmans de Transcaucasie s'est adressé plusieurs fois par téléphone au conseil arménien, lui demandant d'envoyer d'urgence des représentants au quartier général pour mettre au point un plan militaire unique ; les dachnak ont toujours remis leur venue ; ils fixaient une heure et ne venaient pas... La manœuvre des dachnak n'était pas difficile à comprendre : attendre et ne rien décider jusqu'à ce que les forces des deux parties en présence soient déterminées clairement. »

Dans cette situation, le bolchevique S. Chaoumian utilisa une manœuvre tactique et s'allia le conseil national arménien de Bakou et ses forces armées. La balance pencha brusquement en faveur des bolcheviques et au bout de deux jours, le comité musulman s'adressa au conseil de Bakou pour lui demander de cesser-le-feu. N'en tenant aucun compte, la division arménienne de l'armée rouge continua de piller et de tuer les habitants pacifiques de la section musulmane



La ville de Choucha sous l'occupation des forces arméniennes

Ruines de la ville de Choucha. Photo récente

de Bakou. Selon Chaoumian, il y eut des deux côtés 3 000 victimes alors que les Azerbaïdjanais considèrent avoir eu jusqu'à 12 000 morts (Radio Liberty, Munich, émission du 2 avril 1955), pour la plupart ouvriers et paysans, étant donné que les Azerbaïdjanais plus aisés avaient eu le temps de quitter Bakou.

Je dois remarquer que ni les historiens soviétiques, ni les historiens occidentaux (sauf Swietochowski) ne mentionnent les événements de mars 1918. On n'en trouve le rappel que dans les travaux des historiens soviétiques des années 20 (Narimanov, Efendiev, Haberkorn). Ces journées tragiques, les émigrés azerbaïdjanais aujourd'hui décédés ne les ont pas oubliées (Djeyhoun Bek Hadjibeyli, Mamed Emin Rasoulzade, Ali Mardan Bek Toptchibachi, Mir Yakoub Mirmekhtiev, Djahanghir Kazoumbek, etc.). Par contre, les journées de septembre 1918 à Bakou sont largement mentionnées, car à cette occasion ont souffert les dachnak et les bolcheviques. Pourtant, vous ne trouverez nulle part mention du fait qu'à Bakou, en représailles après les massacres de la population arménienne, plus de 100 Azerbaïdjanais ont été pendus (Adil Khan Ziatkhanov, p. 33). Où est donc l'objectivité de l'Histoire ?

Pour en revenir au Haut Karabagh, je voudrais re-

marquer que dans la période d'existence des trois républiques indépendantes, le Karabagh faisait partie de l'Azerbaïdjan. Permettez-moi de citer un passage de l'intervention de Mikoyan au comité central du PCR(b) et adressée au président du Sovnarkom de la RSFSR Lénine, le 22 mai 1922 : « Les agents dachnak du gouvernement arménien veulent le rattachement du Karabagh à l'Arménie, mais cela voudrait dire, pour la population du Karabagh renoncer à vivre en liaison avec Bakou et être reliée avec Erevan, ville avec laquelle elle n'a jamais été aucunement liée ». Cette intervention de Mikoyan fut transmise à Lénine le 3 juin 1919 par Kirov (Articles, discours, documents, T.I 1936, p. 143-145). Elle atteste une fois de plus que Bakou a toujours été une artère importante de la Transcaucasie et de la Russie.

Encore un exemple : le VIIe congrès des arméniens du Haut Karabagh réuni en août 1919, a fixé les conditions d'un accord avec le gouvernement de la république d'Azerbaïdjan. La partie du Karabagh peuplée d'arméniens devenait unité administrative particulière et restait dans les limites de la république d'Azerbaïdjan (journal Znamia trouda, 26 août 1919).

En janvier 1920, la conférence de paix de Versailles a reconnu de facto la Géorgie, l'Arménie et l'Azerbaïdjan,



mais en avril et novembre 1920 l'armée rouge entra dans Bakou, puis Erevan. Le 7 mai 1920, le pouvoir soviétique était déclaré au Karabagh, c'est-à-dire six mois et demi avant la soviétisation de l'Arménie. Aujourd'hui, on dit que le Haut Karabagh a été cédé à l'Azerbaïdjan en 1923 sur ordre de Staline, ceci est faux. La question de la cession du Haut Karabagh à l'Azerbaïdjan fut en principe réglée au cours du plenum du bureau caucasien du CC du PCR(b) le 5 juillet 1921, alors que Staline n'était pas encore secrétaire général du CC.

Ensuite, le presidium du CC du PCAz(b) constitua une commission centrale pour les affaires du Haut Karabagh, composée de Kirov, Mirzabekian et Armenak Karakozov (remarquez : pas un seul azerbaïdjanais). Cette commission a élaboré les principales lignes du statut de la province et enfin le 7 juillet 1923 fut créée la province autonome du Haut Karabagh. Si l'on considère — ainsi que le veut la mode actuellement — que tout est de la faute de Staline, alors les Azerbaïdjanais ont plus que quiconque de droits moraux à l'accabler.

Les questions surgissent. Pourquoi a-t-on alors accordé l'autonomie aux 80 000 Arméniens du Haut Karabagh et pas aux 580 000 Azerbaïdjanais d'Arménie ou aux 300 000 de Géorgie ? Pourquoi la ville de Derbend où dans les années 20 vivaient 90 % d'Azerbaïdjanais, fut-elle cédée au Daghestan ? Pourquoi en 1948-49, plus de 100 000 Azerbaïdjanais furent-ils transférés d'Ar-

ménie en Azerbaïdjan ? Ces actes dus à Staline se révélèrent de grossières erreurs politiques.

La « question du Karabagh » a surgi à l'automne 1945 quand Aroutinou, ancien premier secrétaire du CC d'Arménie, s'adressa à Moscou en proposant d'inclure le Haut Karabagh à l'Arménie. En réponse, Malenkov, ancien secrétaire du CC du PCV(b), a demandé l'opinion de M. Baghirov, ancien premier secrétaire du CC. d'Azerbaïdjan. Baghirov se déclara favorable (à l'exclusion de la région de Choucha, peuplée d'Azerbaïdjanais) mais à condition que soient incluses dans L' Azerbaïdjan trois régions limitrophes peuplées d'Azerbaïdjanais. Moscou n'a plus jamais abordé la question.

Les Azerbaïdjanais n'ont pas demandé la révision des décisions prises, ne désirant pas créer de tension avec des voisins avec lesquels ils partageaient le pain et le sel depuis des siècles. Même après les tragiques événements de 1918, l'Azerbaïdjan a donné aux Arméniens le gîte et le couvert (journal Zaria vostoka, 13 juillet 1922, Tiflis).

Les événements actuels

A partir des années 60, certains savants arméniens ont relancé l'idée de la « Grande Arménie ». Les savants azerbaïdjanais ont riposté. Ainsi que je l'ai mentionné, Balaïan et Aganbeghian ont jeté de l'huile sur le feu. Le résultat fut que le 20 février 1988 les députés du conseil

Ville d'Agdam aujourd'hui



régional du Haut Karabagh se sont prononcés en faveur de la cession du territoire à la RSS d'Arménie. Selon les lois de l'URSS, une telle décision n'est pas légale, car elle enfreint l'article 78 de la Constitution où il est dit que le territoire de la république ne peut être modifié sans son accord (revue *Novoïe vremia* n° 14, 1988, p. 30, Moscou). En outre, conformément aux lois soviétiques (qui existent aussi dans d'autres pays), « la session ne peut être convoquée et se tenir que si elle est annoncée au moins deux semaines auparavant ». Ce paragraphe non plus n'a pas été respecté. De tels règlements viennent des accords sur la constitution de l'URSS. L'Azerbaïdjan, comme les autres républiques, est entré dans l'URSS en s'engageant à ne pas les transgresser.

La session du conseil du Haut Karabagh appuie sa décision sur de nombreux arguments. Par exemple, l'impossibilité de regarder les émissions télévisées d'Arménie. Mais cet argument est invoqué aussi par les Azerbaïdjanais qui ajoutent que dans la Province, peuplée à plus de 25 % d'Azerbaïdjanais, le journal *Sovietski Karabagh* n'est pas publié en langue azéri. D'ailleurs, si les habitants du Haut Karabagh reçoivent la télévision de Bakou, ce n'est pas encore le cas pour les Azerbaïdjanais d'Arménie. Les Arméniens parlent de l'émigration des Arméniens du Haut Karabagh. Mais au presidium du soviet suprême, M. Gorbatchev a de-

mandé à M. Ambartsoumian, recteur de l'université d'Erevan : « Comment expliquer le fait qu'à Erevan, au début du XXe siècle, la population azerbaïdjanaise était de 43 % et aujourd'hui de 1 % ? », Ambartsoumian ne put répondre (*Pravda*, 20 juillet 1988). Les Arméniens veulent retirer le Haut Karabagh à l'Azerbaïdjan et les Azerbaïdjanais demandent la constitution des régions autonomes de Zanguezour et Karagoyoun en Arménie, peuplées majoritairement d'Azerbaïdjanais, etc. Toutes ces exigences sont fondées et il doit leur être répondu de façon pacifique.

En fait, les Arméniens ont décidé de résoudre ces questions par la pression sur les Azerbaïdjanais, ce qui a fait des victimes. Combien y a-t-il eu de morts ? Les statistiques soviétiques officielles remarquent que d'abord, deux Azerbaïdjanais furent tués à Askeran, puis 26 Arméniens et 6 Azerbaïdjanais à Soumgaït. D'après les documents que j'ai pu consulter, un des assassins de Soumgaït était arménien, un certain Grigorian qui a tué 6 Arméniens et violé 5 femmes. C'est la raison pour laquelle le procès des assassins s'étire. Le 15 mai fut tué à Bakou un milicien azerbaïdjanais, son assassin se réfugia en Arménie. Puis deux Arméniens furent tués par les soldats à l'aéroport d'Erevan. Le 15 juillet à Stepanakert, G. Adamian tua sa femme et deux de ses proches parents (*Pravda*, 16 juillet 1988).

Dans l'ensemble du territoire du Karabagh, il ne reste des villages d'autrefois que les fondations des maisons détruites

Aux victimes il faut ajouter les réfugiés (Libération des 16-17 juillet 1988 écrit que 20 000 Azerbaïdjanais d'Arménie se trouvent en Azerbaïdjan ainsi que 7 265 Arméniens d'Arménie). Et qu'y a-t-il eu en contrepartie ?

- La RSS d'Arménie a reçu d'Azerbaïdjan 1 639 hectares de terres (Les nouvelles de Moscou n° 16, 17 avril 1988).
- Le gouvernement soviétique a débloqué en faveur du Haut Karabagh 400 millions de roubles pour son développement économique. - Dans le Haut Karabagh séjournera un représentant du presidium du soviet suprême pour l'étude des questions liées au Haut Karabagh (Pravda, 20 juillet 1988).

...

Au total, le conflit actuel entre Arméniens et Azerbaïdjanais résulte de multiples causes, les unes anciennes, les autres contemporaines. On pourrait, en résumé, expliquer ainsi la genèse et le développement du conflit inter-communautaire :

1. L'oligarchie financière de Constantinople qui prit alors le leadership de la nation arménienne explique que la question arménienne ait surgi au XVIIIe siècle.
2. Ont beaucoup compté les agissements des commerçants arméniens vivant aux XVIIIe-XIXe siècles au Proche-Orient et en Amérique.
3. A joué un antagonisme global de classe entre riche bourgeoisie arménienne et masse pauvre musulmane.
4. Sous prétexte de libération des chrétiens du joug musulman, l'ingérence des grandes puissances, Grande Bretagne et Russie des tsars, a attisé les passions.
5. Le rôle plus spécifique de l'expansionnisme des tsars et l'application du principe « diviser pour régner » sont difficilement contestables.
6. Il faut par ailleurs rappeler l'encouragement et l'appui apportés par les Britanniques à la République arménienne créée au sortir de la Grande Guerre dans sa volonté d'expansion territoriale en direction du Karabagh, du Nakhitchevan, Akhalkalak et Bortchala.
7. Le conflit politique entre les partis mousavatiste (azerbaïdjanais), dachnak (arménien) et bolchevique fut lourd de conséquences.
8. Le mythe de la Grande Arménie a refait surface sous la plume de savants arméniens.

Ville de Kelbajar, autre victime de la barbarie arménienne dans le Karabagh



9. Ont compté plus récemment le développement de la corruption et de la concussion en Arménie et les tentatives de Demirtchian, ancien dirigeant de la République, de cacher ses crimes derrière la question du Karabagh (Isvestia, 28 juillet 1988).
10. Il faut noter enfin que le feu a été mis aux poudres sous l'effet de rumeurs dues à des extrémistes des deux bords. Contrairement à une opinion généralement admise, le conflit ne semble pas devoir être imputé à des causes religieuses : j'en veux pour preuve l'absence de désaccords entre Géorgiens chrétiens et Azerbaïdjanais, alors que les heurts sont constants entre Géorgiens et Arméniens.

Je veux encore souligner le reflet unilatéral des événements du Haut Karabagh que donnent les médias d'Europe Occidentale et des U.S.A. Nous avons toujours vu et lu ce qui se passait à Stepanakert et Erevan, mais nous savions très peu ce que se passait à Bakou et à Soumgaït. Seuls le New York Times a réalisé une interview d'un Azerbaïdjanais de Bakou et Y International Herald Tribune a publié une courte lettre de la descendante de Panakh Khan du Karabagh qui vit à Genève ainsi qu'un reportage à Soumgaït de Billy Keller (New York Times).

Les historiens se sont abstenus. Je sais qu'il y a beau-

coup de caucasiologues en Europe et aux U.S.A. Peut-être pourrait-on organiser une table-ronde à laquelle participeraient des historiens de plusieurs pays, au nombre desquels l'Azerbaïdjan et l'Arménie.

Je veux dire pour terminer, que mon oncle Ouzèir Bek Hadjibekov était très lié avec Aram Katchatourian. Ils ont été réunis par l'amour de la musique : on les qualifiait souvent de compositeurs caucasiens. Dans leurs œuvres, on trouvera les motifs des mélodies populaires azerbaïdjanaises, arméniennes et géorgiennes. Vachoug (poète et musicien) arménien Sayat Nova composait et chantait des chansons arméniennes, azerbaïdjanaises et géorgiennes. Sa tombe porte l'inscription : « Fils de trois peuples ». Plus près de nous, Sergueï Paradjanov, cinéaste génial et maudit, actuellement (décembre 1988) à Paris, ne s'est-il pas déclaré lui-aussi de son côté, dans les grands médias français, en même temps Arménien et Azerbaïdjanais ? ❀

Hadjibeyli Timoutchine. La question du Haut Karabagh. Un point de vue azerbaïdjanais. Paru dans la « Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée », n°48-49, 1988. Le monde musulman à l'épreuve de la frontière. pp. 281-290.